

## INTRODUCTION

### **C'est l'économie, idiot !**

Commençons par le commencement, c'est-à-dire par préciser de quoi il sera question. L'économie peut se définir comme la discipline qui étudie la production, la répartition et la consommation des richesses. Inutile de vous faire un dessin pour vous expliquer l'importance qu'elle a sur nos vies quotidiennes. Travail, revenu, épargne, consommation, impôts... sont tous reliés de près ou de loin à l'économie. *C'est l'économie, idiot*, slogan de la campagne victorieuse de Bill Clinton en 1992, visait à rapporter tous les problèmes à des questions économiques (et à pointer du doigt les mauvais résultats en la matière de son concurrent républicain : Bush senior).

Pourtant, peu de personnes connaissent les mécanismes économiques de base, et on ne compte pas les fois où responsables politiques ou journalistes massacrent allègrement les concepts les plus élémentaires. Beaucoup de Français, même parmi les plus éduqués, n'ont jamais eu un cours d'économie. Et, quand ils veulent s'informer par eux-mêmes sur le sujet, ils n'ont généralement le choix qu'entre les opinions « prêtes à penser » des différentes mouvances politiques, les explications du journal télévisé expédiées en trente secondes alors qu'il faudrait au moins y consacrer trente minutes, ou l'avis de tout un tas de gens qui s'imaginent (souvent à tort) avoir tout compris. Restent les livres d'économie, me diriez-vous. Le problème est que les économistes ne brillent pas toujours (euphémisme) par leur pédagogie ou même leur volonté de communiquer leurs idées au plus grand nombre. Comme le disait le grand économiste John Maynard Keynes en parlant de sa discipline « que son enseignement fût austère et souvent désagréable lui conférait de la grandeur morale ». À voir le côté soporifique de nombreux manuels, on peut penser qu'il n'avait pas tout à fait tort.

La prétention de ce livre est de poser les bases des principaux mécanismes économiques à destination d'un public novice en la matière mais curieux. J'essaierai de ne pas assommer le lecteur de jargon barbant et, promis, je n'utiliserai aucune de ces formules mathématiques dont sont si friands les économistes lorsqu'ils ne parlent qu'entre eux. Aucun graphique, le moins de chiffres possible : place au texte ! L'idée est d'écrire un livre d'économie qui pourrait se lire comme un roman ; que les amateurs de prose savante et ampoulée passent leur chemin. J'essaierai aussi, bien que ce soit plus facile à dire qu'à faire, de rester neutre politiquement, de ne pas prendre parti pour un camp plutôt que pour un autre, de présenter des faits plus que des opinions. Et, bien que j'essaierai d'être le plus clair et pédagogique possible, sachez que l'apprentissage des rudiments de l'économie nécessite forcément de l'attention et des efforts...

Certaines personnes s'imaginent que l'économie ne nécessite pas de réflexion approfondie, que du simple bon sens suffit à comprendre les mécanismes à l'œuvre, en tout cas les plus élémentaires. Par exemple, on comprend aisément qu'une personne bien éduquée et bien formée sera plus efficace, plus productive, donc plus recherchée par les employeurs, qu'elle trouvera plus facilement du travail et obtiendra de meilleurs salaires. C'est vrai, l'importance de la formation pour améliorer la croissance et diminuer le chômage se comprend sans avoir usé ses pantalons sur les bancs d'une université. Mais pensez à la citation suivante, du célèbre économiste américain du début du XX<sup>e</sup> siècle, Irvin Fischer : « Plus les débiteurs remboursent leurs dettes, plus ils sont endettés ». Non, il n'y a pas de fautes de frappe : plus les personnes endettées remboursent leurs dettes, plus elles seront endettées. Là, vous pouvez penser que la réputation d'Irvin Fisher serait peut-être un peu surfaite... Mais entrons dans les détails : Imaginons que tous les habitants (les économistes préféreraient parler de ménage, c'est-à-dire de personnes vivant sous un même toit sans forcément être membre d'une même famille) d'un pays sont lourdement endettés. Ils décident tout à coup de rembourser leur dette. La conséquence sera un effondrement de la consommation, car rembourser une dette signifie allouer une moins grande part de son revenu à la consommation, et une plus grande part au remboursement. Mais si la consommation plonge, les entreprises licencieront puisqu'elles ne pourront plus vendre leur production. Le chômage augmentera, les salaires baisseront, et l'endettement des ménages pourrait bien s'aggraver.

Selon Irvin Fischer, il vaut mieux qu'un ménage ait une dette élevée à rembourser mais un bon salaire, plutôt qu'il ait une dette moins élevée (car il a commencé à en rembourser une partie) mais qu'il se retrouve au chômage car, la consommation s'étant effondrée, son employeur l'a mis à la porte. En termes plus technique, il faut distinguer une analyse micro (l'action d'un agent isolé) à une analyse macro (qui regroupe l'ensemble des agents). Rembourser sa dette permet de la diminuer au niveau micro, mais pas forcément au niveau macro.

Cette différence micro-macro explique pourquoi les hommes d'affaires à succès sont souvent de piètres économistes ou dirigeants politiques (pensez à Silvio Berlusconi). Diriger une entreprise nécessite un raisonnement micro : l'action d'une entreprise, même grande, n'a pas d'impact significatif sur l'économie d'un pays. Mais diriger un pays implique de se soucier des effets en chaîne qui peuvent résulter de la politique menée. Exemple : baisser les salaires permet à une entreprise d'améliorer ses bénéfices. Mais baisser les salaires de l'ensemble d'un pays permet certes d'améliorer la compétitivité des entreprises mais fera chuter le pouvoir d'achat, donc la consommation, donc la demande adressée à ces mêmes entreprises.

En résumé, il faut bien comprendre une chose : on ne peut pas raisonner en économie uniquement à partir de ce qui est « évident », de ce qu'on « voit tous les jours dans la rue ». Les exemples du quotidien peuvent donner des pistes de réflexion et sont parfois exacts, mais ne suffisent en aucun cas à bâtir un raisonnement cohérent. Car il y a des enchaînements économiques qu'on ne voit pas au premier coup d'œil, qui sont cachés. Frédéric Bastiat, économiste français du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avait bien compris et a intitulé un de ses livres *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Un des exemples de Bastiat est resté célèbre sous le nom de « sophisme de la vitre cassée ». C'est l'histoire d'un garnement qui se promène dans les rues et qui jette des cailloux dans les vitres. Tout le monde l'applaudit car il donne ainsi du travail au vitrier que passe derrière lui. C'est la partie visible de l'iceberg. Car, si leurs vitres n'avaient pas été cassées, les habitants auraient dépensé leur argent à autre chose, donnant du travail à un autre professionnel. Le niveau d'emploi serait donc identique mais la satisfaction des habitants plus grande car ils auraient consommé quelque chose de plus. C'est la partie immergée de l'iceberg.

En plus d'être une réponse à ceux qui affirment de façon plus ou moins ironique que les guerres sont bonnes pour l'activité économique, j'espère que l'histoire de la vitre cassée vous aura convaincu qu'une étude détaillée de l'économie est indispensable à quiconque veut éviter les erreurs grossières. C'est le but de ce livre.

## CHAPITRE 1

# Quelques fondamentaux

---

### Un petit retour en arrière

L'histoire de l'économie n'est certainement pas la partie la plus ludique de la discipline, mais avoir un minimum de visibilité historique est indispensable pour comprendre la situation actuelle. D'ailleurs, quand les économistes émettent des avis, c'est bien souvent en se basant sur des expériences passées.

Le mot « économie » trouve ses origines en Grèce, où il voulait dire quelque chose comme « gestion de la maison ». Mais l'économie comme objet d'étude à part entière est relativement récent, on considère généralement que le père fondateur de la discipline est Adam Smith, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pendant le Moyen Âge, on ne réfléchit tout simplement pas à l'économie. L'écrasante majorité de la population travaille la terre et le niveau de production fluctue en fonction des bonnes et mauvaises récoltes, des guerres ou des épidémies ; sans qu'il n'y ait de réelle croissance économique. La finance est inexistante, notamment car l'Église interdit le prêt à intérêt (la réputation du « juif banquier » vient de là, la finance était souvent la seule profession autorisée aux juifs, ce qui permettait entre autres de ne pas toujours rembourser les dettes, sans que l'Église n'y trouve à redire).

C'est dans l'Italie de la Renaissance que va émerger un embryon de développement économique. Les bases de la comptabilité et de la finance moderne y seront inventées, ce qui permettra de financer le commerce et fera la fortune de villes comme Venise ou Gênes. Des découvertes

scientifiques (boussole, imprimerie...) favorisent les échanges. La découverte du Nouveau Monde, ensuite, augmente le commerce et la quantité de métal précieux en circulation. Les villes du nord de l'Europe comme Anvers, Bruges ou Amsterdam prennent le relais des villes italiennes. S'y développent les premières bourses, et les premiers kracks qui vont avec, dont le plus connu est la tulipomanie. Les Pays-Bas sont, comme chacun sait, le pays de la tulipe. On considère souvent que la première (et peut-être la plus grande) folie spéculative a touché les bulbes de tulipe, à Amsterdam, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Les bulbes étaient considérés comme un objet de luxe et, lorsqu'une épidémie les a décimés, leur prix s'est littéralement envolé. Une folie spéculative s'est alors déclenchée : le prix des bulbes battait des records, tout le monde voulait en avoir le plus possible en anticipant une hausse future des prix ; bref, l'enchaînement typique d'une bulle spéculative (terme sur lequel nous aurons l'occasion de revenir). Bien sûr, les prix ont fini par s'effondrer, et tous ceux qui s'étaient endettés pour spéculer sur le bulbe de tulipe furent ruinés. Pour donner un ordre de grandeur, on estime qu'au plus fort de la bulle, un bulbe valait le prix d'une belle maison.

À partir de la Renaissance, des intellectuels qu'on ne nomme pas encore économistes réfléchissent à la production, au commerce, à la monnaie. Se développe notamment le mercantilisme, théorie selon laquelle le but de l'économie est d'accumuler le plus possible de métaux précieux (on se rendra vite compte qu'une telle accumulation crée des problèmes inflationnistes). En France, Colbert développe les manufactures (l'une d'elles survivra jusqu'à nous : Saint-Gobain, spécialisée dans les matériaux de construction qui a fabriqué les verreries de la Galerie des Glaces) et laisse une citation célèbre concernant l'impôt « L'art de l'imposition est l'art de plumer l'oie en obtenant le plus de plumes avec le moins de cris ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle se développe en France le courant physiocrate, selon lequel seule l'agriculture crée de la richesse : je plante un grain, j'en obtiens dix ou vingt fois plus. Selon les physiocrates, l'industrie ou les services sont des activités stériles car elles ne font que transformer des produits créés par la terre. Cette théorie est fautive, on sait aujourd'hui qu'un tas de briques n'a pas la même valeur que ces mêmes briques empilées soigneusement pour former un mur.

Malgré toutes ces évolutions, la croissance économique est très faible. L'Européen moyen ne vit pas vraiment mieux au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au XV<sup>e</sup>. C'est la révolution industrielle qui va marquer un tournant. Basée sur l'invention de la machine à vapeur (inventée par l'anglais James Watt), elle se met en place en Grande-Bretagne vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas un hasard si Londres sera la ville la plus puissante du siècle à venir et si les premiers penseurs de ce qui deviendra le capitalisme seront Britanniques (Adam Smith, David Ricardo).

Le XIX<sup>e</sup> siècle est celui de la révolution industrielle, qui se diffuse dans toute l'Europe et aux États-Unis. Pour faire tourner des machines comme pour le transport, la vapeur est un bouleversement. C'est à cette époque que l'activité économique va réellement décoller et que l'Occident va prendre un ascendant économique et technologique sur le reste du monde. Cependant, l'industrialisation naissante n'augmente pas le niveau de vie des paysans ou des ouvriers en bas de l'échelle (vous avez tous lu *Le Germinal*) et des penseurs comme Marx vont, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, critiquer le capitalisme naissant. En fait, ce n'est qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle que les fruits de la croissance se diffuseront à la majorité de la population.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle est marqué par l'invention et (ou) la diffusion de nouvelles technologies comme l'électricité, le moteur à explosion ou l'avion. On appelle parfois cette période la seconde révolution industrielle. Au lendemain de la première guerre mondiale, les États-Unis prennent le pas sur une Europe affaiblie, New York remplace Londres à la tête de l'économie mondiale. Mais la frénésie américaine des années folles (qu'on appelle là-bas les *roaring twenties*) va tourner court en octobre 1929, suite à ce qui reste comme un des plus grands krachs boursiers de l'histoire. Le « jeudi noir (24 octobre 1929) » est probablement la crise boursière la plus célèbre, et celle qui a eu les répercussions les plus durables : la Grande Dépression. Pour faire simple, il s'agit d'une grande bulle spéculative suivant un déroulement bien connu. Le principe est le même que dans le cas des tulipes d'Amsterdam étudié précédemment, seulement qu'il s'agit d'actions au lieu de bulbes : le prix des actions monte, donc ceux qui en ont acheté s'enrichissent. Donc les petits copains veulent à leur tour acheter des actions, pour ne pas rater une si belle affaire. Comme tout le monde achète, le prix monte, ce qui alimente à nouveau la spéculation... Un enchaînement désespérément récurrent que nous expliquerons plus

en détail par la suite. Puis, comme toujours quand les prix se sont envolés au-delà du raisonnable : ils s'effondrent. Les spéculateurs sont ruinés et, dans le cas de la crise de 1929, les banques font faillite puisqu'elles avaient elles aussi joyeusement spéculé en bourse. Quand les banques se mettent à faire faillite, c'est la catastrophe, toujours. Les épargnants se ruent pour retirer leur argent de la banque, que celle-ci soit en bonne santé ou non : ils ont peur et ne font pas la différence. Donc même les banques qui n'avaient pas pris part à la folie spéculative sont touchées. Plus de banques saines donc plus de crédit, plus d'investissement, plus d'activité économique. Pour ne rien arranger, le gouvernement américain de l'époque ne fait rien pour calmer la situation, laissant le pays plonger dans ce qui deviendra la Grande Dépression. La crise traverse l'Atlantique, notamment car les banques américaines qui avaient prêté à l'Allemagne pour payer ses réparations de guerre réclament le remboursement des prêts, plongeant le pays dans la crise.

Les années 1930 sont économiquement difficiles. Ceci expliquant cela, les gouvernements ne mènent pas toujours les politiques adaptées, ce que critiquera vertement John Maynard Keynes, qui fondera à cette époque un courant de pensée qui porte son nom. Malgré des tentatives de relance comme la Nouvelle Donne (en français *New Deal*) aux États-Unis, l'économie reste convalescente et le chômage élevé. Grand classique de l'histoire, quand l'économie va mal, que les dirigeants en place semblent impuissants à résoudre les problèmes, ce sont les partis extrémistes aux idées radicales qui ont le vent en poupe (les bons scores du Front National en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle sont clairement en lien avec des performances économiques médiocres). Un certain Adolf Hitler comprendra que l'économie, et surtout l'emploi, sont les arguments électoraux les plus porteurs. Ce n'est pas spécialement pour ses discours antisémites que les Allemands ont porté Hitler au pouvoir, mais surtout parce qu'il promettait du travail pour tous.

La sortie de crise se fait durant la Seconde Guerre mondiale aux États-Unis. Les chômeurs sont embauchés pour produire des armes et les dépenses militaires font l'effet d'un immense plan de relance (ce qui ne veut pas dire que la guerre soit bonne pour l'économie, l'argent dépensé aurait été bien plus efficace économiquement s'il avait été dépensé pour construire des routes ou des écoles plutôt que pour fabriquer des bombes ; rappelez-vous du sophisme de la vitre cassée).